

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 11
LYON

FRANC PARLER

Nous voilà plongés dans l'océan du budget extraordinaire. Nous nageons, nous barbotons en pleins milliards et le Pactole n'était qu'un méchant ruisseau auprès des flots d'or sur lesquels nous naviguons, — non sans quelque risque de couler bas.

Les pilotes Tirard et Ribot paraissent pleins d'assurance, sans doute. Tout en reconnaissant que l'océan budgétaire est plein de récifs et de courants dangereux, que le vaisseau qui porte les contribuables et leur fortune à de nombreuses fissures et fait eau de plusieurs parts, ils sont loin de perdre confiance et proclament hautement qu'en radoubant la nauf, en dirigeant prudemment le gouvernail et en carguant les voiles des dépenses inutiles, nous échapperons au cyclone du déficit pour arriver sans trop d'avarie au port de l'équilibre.

Le vent peut changer, le ciel se rasséréniser, les flots s'apaiser, et nous ne devons pas nous laisser impressionner par les prédictions des prophètes de malheur, non plus que par le croassement des corneilles réactionnaires, qui voulant abattre la République n'abattent que des noix.

Tout cela est fort bien pensé. MM. Tirard et Ribot parlent d'or, nous n'avons pas besoin de le dire, et nous ne demandons pas mieux que de croire à leur évangile optimiste.

Pouvaient-ils d'ailleurs parler autrement ?

Pouvait-on supposer qu'un ministre des finances viendrait dire à la tribune : messieurs, la France est ruinée... et qu'un rapporteur général du budget ne craindrait pas d'avouer : nous sommes dans le déficit ?

Non évidemment, si telle eût été leur pensée, M. Tirard aussi bien que M. Ribot n'auraient eu qu'à donner leur démission et à réclamer la nomination d'un syndic de faillite.

Nous n'en sommes pas encore là, tant s'en faut, et si notre budget présente de trop nombreux vides, l'abîme n'est pas insondable.

Seulement le moment est venu de déceler et d'arrêter les frais. En dépit de tous les jeux de chiffres, de toutes les imputations, de toutes les compensations, il n'en résulte pas moins que l'exercice 1883 présente, de l'aveu même de MM. Tirard et Ribot, un déficit de quatre vingt-treize millions.

Comment le comblera-t-on ? En l'imputant sur la dette flottante.

La dette flottante, quelle précieuse invention ! Mais n'est-il pas à craindre qu'en lui mettant trop de choses sur le dos, à cette malheureuse dette flottante, elle ne finisse par ne plus flotter du tout, et, alors, nous sommes acculés à quoi ?

A un emprunt. Un emprunt ! Quand le dernier amortissable n'est pas complètement classé et qu'un notable paquet de titres est immobilisé dans les caisses des banquiers. Ce serait plus que téméraire.

— Nous avons les fonds des caisses d'épargne dira-t-on... Alors l'emprunt forcé, mais ce serait pire.

— Et les plus values d'impôts ?

Les plus values hélas ! n'y comptons pas trop. Les recettes ne peuvent pas toujours monter, il arrive une heure où cette hausse s'arrête nécessairement. C'est une loi de logique et de nature. Donc ne tablons pas sur des plus values providentielles, rayons cette illusion de nos papiers, et disons nous carrément, franchement :

Il n'y a qu'un moyen pour rétablir l'équilibre de notre budget, combler

les déficits et remettre la fortune publique dans le droit chemin :

Ce moyen, c'est l'économie, encore l'économie, et toujours l'économie !

Non pas l'économie bête qui met ses épargnes dans de vieux bas, cache des pièces de cinq francs sous les matelas et, suivant le proverbe populaire, se casserait la jambe avec l'espoir de trouver deux sous dans l'os...

Mais bien l'économie intelligente qui ne dépense pas au-delà de ses ressources, n'achète que ce qu'elle peut payer et n'entreprend que ce qu'elle peut finir.

Ce sont là des vérités de la Palisse, des banalités et des truismes que nous avons presque honte d'imprimer et de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Mais on est bien obligé d'en revenir à ces premiers principes, en présence de l'oubli, nous pourrions dire du mépris que leur ont témoigné depuis trop d'années nos financiers politiques.

La direction incohérente de nos travaux publics, dont nous nous occupons plus loin, les prodigalités ruineuses des crédits supplémentaires, l'absence de tout souci du lendemain sont des fautes assez lourdes pour qu'il soit permis de rappeler les règles élémentaires hors desquelles il n'y a ni prospérité publique, ni prospérité privée.

Et si nos législateurs sont embarrassés pour trouver la formule d'un bon état financier, qu'ils prennent la peine, le jour où ils passent à la caisse, de jeter les yeux sur le verso des nouveaux billets de banque qu'on leur délivre.

Ils y verront, au-dessous d'une élégante vignette de Paul Baudry, cette maxime trop méconnue.

La Sagesse fixe la Fortune.

JACQUES BARBIER.

HONNEURS POSTHUMES

Il s'agit de Louis Blanc, bien entendu. Si le Panthéon existait, il aurait eu le Panthéon. Le Panthéon étant transformé en Eglise, il a eu des funérailles aux frais de l'Etat, et huit orateurs se sont succédé sur sa tombe. En un mot, il a été après sa mort, honoré comme jamais il ne le fut pendant sa vie, et le philosophe qui regardait passer ce convoi funèbre suivi par tout Paris, et décoré par des couronnes envoyées de tous les points de la France, pouvait se demander combien de ceux qui faisaient cortège à ce mort l'auraient préféré, vivant, à un des hérissés quelconques qui s'empressaient en tête du défilé. Il se serait répondu, sans témérité : pas un seul, et il y aurait eu cent mille fois raison.

Tout cela, pour dire en quelques mots, qu'il en est des honneurs funèbres comme des statues et qu'il ne convient pas d'abuser davantage des uns que des autres. Que réservera-t-on pour les hommes qui ont bien mérité de la patrie, qui l'ont sauvée du péril, qui l'ont conduite vers de glorieuses destinées, si l'on fait tant de solennel tapage pour une personnalité de second ordre, comme Louis Blanc ? Louis Blanc : un historien de mérite qui a fait du socialisme toute sa vie et a démontré, par son propre exemple, que la chimère socialiste n'est qu'une chimère, attendu qu'en cinquante ans, l'esprit le plus net et le plus sérieux qui se soit voué à la recherche d'une formule pratique de réorganisation sociale, n'a pas fait un pas, et qu'il meurt aussi peu avancé qu'au premier jour où il a pâli sur ce problème insoluble. Ce bagage est mince pour mériter les funérailles des héros. Ce chercheur obstiné — qui n'a rien trouvé, n'est pas si recommandable que les Littré, les Claude Bernard, les Pasteur, — tous ceux qui travaillent et font avancer la philosophie scientifique, qui conquièrent sur l'inconnu, qui dotent l'humanité d'un nouveau progrès, d'un nouveau bien-être. Ont-ils ou auront-ils, ceux là, des funérailles publiques ? Non. Pourquoi ? parce qu'il n'y a pas derrière leur char funèbre un tremplin politique et électoral : — Ah ! je crois que nous avons mis le doigt sur le nerf sensible.

Feuilleton de la RENAISSANCE

LE

Budget de Colombine

Colombine ouvrant sa bourse. — Hélas !

Arlequin. — Voilà un soupir qui nous en dit long. Il paraît, chère amie, que notre petit trésor est à sec...

Pierrot. — Que le diable loge dans ton porte-monnaie ;

Cassandre. — Et que nous avons dépensé nos précieuses économies.

Colombine. — Le fait est...

Arlequin. — Que l'argent file vite, mi-gnonne !

Pierrot. — Et qu'il faut serrer d'un cran la ceinture de notre jolie taille.

Colombine. — Ah ! ça avez-vous fini de railler ma détresse ?

Arlequin. — Fini ! mais, chère enfant, nous ne faisons que commencer. Tu t'es assez moquée de nous pour qu'ils nous soit permis de rire un peu à tes dépens. Ainsi donc rien dans les mains...

Colombine. — Assez pour te souffleter, pendar !

Pierrot. — Rien dans les poches, — peut-on tâter ?

Colombine. — E-saie, si tu ne tiens pas à ton museau.

Pierrot. — Peste, elle a encore des griffes.

Arlequin. — C'est tout ce qu'il lui reste. Ah ! il paraît qu'on en a fait de belles depuis notre départ.

Pierrot. — Et que nous avons fait danser nos écus.

Arlequin. — Ces fameux écus que tu nous accusais méchamment de vouloir gaspiller.

Colombine. — Et je n'avais pas tort....

Arlequin. — Oui dà, la belle ! or il arrive ceci, c'est que tu as trouvé plus vite que nous le fond de ta caisse.

Cassandre. — Voilà ce que c'est, Colombine, de ne pas écouter les avis des gens respectables.

Colombine. — Vieille bête !

Cassandre. — Les sottises n'y font rien, si tu avais suivi les conseils de notre expérience...

Arlequin. — De notre sagesse...

Pierrot. — De notre prudence...

Colombine. — Auront-ils bientôt fini !

Cassandre. — Tu n'en serais pas réduite au dénûment.

Arlequin. — A la misère...

Pierrot. A la mendicité !

Colombine. — Ah ! mais dites donc, vous

vous allez trop loin ! la mendicité... vous ai-je demandé quelque chose ?

Arlequin. — Et tu as bien fait, car nous ne sommes pas disposés à prêter de l'argent à une prodigue.

Cassandre. — A une écervelée !

Pierrot. — A une fille sans économie et sans ordre...

Colombine. — Avec ça que tu en as tant sous ta farine.

Pierrot. — Mais...

Colombine. — Où sont elles, tes économies ! Montre-les donc, de grâce ?

Pierrot. — Trop curieuse ! et puis je ne porte jamais de l'argent sur moi. Il y a tant de voleurs !

Arlequin. — Du reste, il ne s'agit pas du budget de Pierrot, mais du budget de Colombine. Où as-tu dépensé tout ton argent petite malheureuse ?

Colombine. — Suis-je obligée de vous le dire ?

Arlequin. — Ce n'est pas toujours en payant nos folies, comme tu me l'as reproché si souvent.

Pierrot. — Ni en m'achetant des gâteaux ou des confitures.

Cassandre. — Ni en me faisant boire ton vin...

Colombine. — Heureusement !

Arlequin. Tu as mieux aimé te ruiner en colifichets ?

Pierrot. — Et en bas de soie ;

Cassandre. — Et en mantilles ;

Arlequin. — Pour courir le guilléri.

Pierrot. — Avec de mauvais drôles.

Cassandre. — Pendant que tu repoussais des hommes sérieux comme moi.

Pierrot. — De bons garçons comme moi.

Arlequin. — Et des personnages distingués comme moi ! voyons répondras-tu ?

Le dépit lui cloue la bouche.

Pierrot. — Et la honte aussi.

Cassandre. — Fi ! que c'est laid, made-moiselle, de mener une pareille conduite. Te l'avions nous assez dit que tu ferais des sottises ?

Colombine. — Seigneur, que les mains me démangent !

Arlequin. — T'avions nous assez prévenue que tu finirais mal.

Pierrot. — Et que tu monterais sur l'échafaud.

Colombine. — Vlan ! voilà pour l'échafaud.

Pierrot. — La pécore, un soufflet !

Colombine. — Ah ! cela détend les nerfs... maintenant, nous pouvons causer plus tranquillement.

Pierrot. — A distance alors !

Colombine. — Tu n'as qu'à mesurer ton insolence. Je vous disais donc, mes bons amis, que j'étais un peu gênée.

Arlequin. — Un peu est modeste.

Colombine. — Mon budget est en déficit de quelques maravédis.

Pierrot. — Elle l'avoue, malgré le soufflet.

Eh mon Dieu, reconnaissons de bonne grâce que c'est la vérité : Louis Blanc a été honoré, non pas comme grand homme, mais comme grand socialiste. On lui a fait cortège, non pas pour affirmer sa gloire, mais pour démontrer au peuple qu'on est tout disposé à marcher sur ses traces et qu'on est prêt « à consacrer sa vie à la recherche du pays d'Utopie » et on a suivi le mort pour être bien vu des badauds qui le regardaient passer.

Ici, à Lyon, deux journaux qui se disputent la clientèle de la masse populaire ont démontré la justesse de cette appréciation. Chacun d'eux également, racontant les funérailles, s'est fait sa petite réclame en oubliant soigneusement de mentionner la réclame du concurrent. La plupart de ceux qui étaient là agissaient de même. S'ils avaient pu accaparer le mort, ils n'y auraient pas manqué, et leur seule ambition était d'y paraître plus empressés que le voisin. Cela explique bien des discours et bien des enthousiasmes posthumes. D'autant plus que ce mort qui ne gêne plus est, à cette heure, un mort à succession et qu'il s'agit d'arriver beau premier à l'inventaire.

Et voilà pourquoi nous ne nous échauffons pas outre mesure, en contemplant cette manifestation plus théâtrale que solennelle, plus bruyante que vraiment enthousiaste, plus voulue que spontanée.

Il y avait là, malgré tout, un peu de la promenade légendaire du « cadavre », et parmi tous ces gaillards qui ne tarissaient point de larmes et d'adjectifs sur la gloire immense du défunt, dans l'espoir d'une petite part d'héritage, les trois quarts n'auraient probablement pas pu dissimuler une grimace si Louis Blanc sortait de son sépulcre leur était apparu vivant, en disant : Eh bien me voilà, je suis toujours député de Paris !

Il est des morts qu'il faut qu'on tue, dit un proverbe, mais il est aussi des morts qu'il faut qu'on enterre, — nous venons bien de le voir.

TRAVAUX PUBLICS

Sept milliards, voilà le vrai chiffre des travaux publics en projet d'exécution.

M. Tirard l'a déclaré, l'autre jour, à la tribune, le plan Freycinet comporte actuellement sept milliards. On avait parlé de neuf, mais deux milliards de travaux ayant été exécutés déjà... qui de neuf ôte deux, reste à sept.

Sept milliards ou sept mille millions, cela fait une somme, savez-vous ! Le dixième à peu près de la fortune territoriale de la France entière, évaluée à quatre-vingts milliards environ. Or prendre le dixième de cette somme déjà respectable, pour construire des routes, des ponts et des chemins de fer, ne trouvez-vous pas qu'il y a là quelque chose d'inquiétant et même de fantastique ?

Avec d'autant plus de raison que si les sept milliards à dépenser ne font pas meilleure figure et ne rendent pas plus de services utiles et sérieux que les deux milliards déjà disparus, ce serait à croire que le plan Freycinet ne fut jamais qu'un plan dans l'espace et que les nouveaux chemins de fer roulent dans les nuages ?

Colombine. — Oui, je reconnais que j'ai été un peu vite dans mes dépenses de ménage.

Arlequin. — Oh, oh de ménage !

Colombine. — D'ameublement et de toilette, si vous aimez mieux.

Cassandre. — La coquetterie toujours ; voilà ce qui ruine les femmes.

Colombine. — Il est certain que j'aurais pu économiser trois ou quatre robes.

Arlequin. — Tu veux dire trois ou quatre douzaines.

Colombine. — Je confesse que je me suis meublée tout de suite trop luxueusement.

Pierrot. — Le fait est que les canapés sont d'un élastique !

Arlequin. — Et cette armoire à glace où l'on se voit de face, de dos, de profil, de trois quarts...

Colombine. — Gentil n'est-ce pas ! mais mon modeste miroir aurait pu me suffire.

Cassandre. — Et ce lit monumental avec ses rideaux de brocard et ses courtines de soie.

Colombine. — Très beau, sans doute, mais je n'y dors guère mieux que dans ma couchette.

Pierrot. — Et ces tapis moelleux où le pied enfonce.

Colombine. — J'aime beaucoup ça pour marcher, mais j'aurais pu me contenter d'un plancher bien blanc.

Arlequin. — Et ces boiseries, et ces fresques et ces tentures, voilà qui a dû en manger de l'argent !

Où sont-ils en effet, ces deux milliards de voies ferrées déjà construites, où les voit-on, où s'exploitent-elles, ou prend-on les billets ?

On nous dit que, dans quelques arrondissements éloignés, non loin de quelques bourgades excentriques, quelques locomotives remorquent à leur suite une demi douzaine de wagons à peu près vides, et se livrent à un trafic auquel suffisaient largement les diligences de l'endroit.

Ce sont-là, paraît-il, les nouveaux railways de l'Etat, fréquentés de rares voyageurs et de plus rares colis... Cela ne fait pas ses frais, bien entendu, mais cela a coûté deux milliards, mais le député du pays dit orgueilleusement *mon* chemin de fer, et ses électeurs répètent avec non moins d'orgueil : *Notre* chemin de fer, — se gardant bien de le prendre du reste, et préférant la moindre patache qui fait une concurrence désastreuse aux lignes officielles.

Il est absolument nécessaire que cette mauvaise plaisanterie prenne fin ; les plus courtes sont les meilleurs, dit le proverbe, et celle-là est détestable car elle dure trop longtemps et coûte trop cher.

M. Tirard et après lui M. Ribot essaient de faire bonne contenance naturellement, devant les débordements de ces milliards, mais il n'en est pas moins vrai que l'opinion publique inquiète et un peu agacée exige que l'on soit plus ménager de nos petits écus et qu'on n'aille pas sottement enfouir millions sur millions, pour faire communiquer entre eux trois ou quatre villages dont le trafic ne suffit pas à payer seulement le charbon de la machine.

Elle demande aussi, cette opinion publique, que l'Etat cesse de prendre à sa charge la direction et la confection de travaux généralement mal conduits, mal exécutés et payés surtout, vingt ou vingt-cinq pour cent au-delà de leur valeur.

Personne n'ignore que l'Etat est, de tous les maîtres, le maître le plus mal obéi, le plus mal servi, le plus trompé, le plus exploité, le plus volé et le plus « carotté ».

Voler l'Etat c'est péché mignon : faire payer à l'Etat deux fois la même chose, c'est une excellente aubaine ; fournir à l'Etat les pires matériaux, les pires marchandises et le pire travail, tout cela est de bon commerce et de bonne guerre.

C'est l'Etat qui paie ! Tel est le grand argument grâce auquel on voit les fournisseurs nourrir nos soldats de vache enragée, de moutons atteints de clavelée et de pourceaux ladres, pendant que d'autres se livrent à la même industrie sur les fourrages et les avoines.

Pensez-vous qu'il en soit différemment avec les travaux publics ?

L'Etat paie, donc on peut s'en donner à cœur joie, augmenter les frais, surcharger les devis, gaspiller le temps et l'argent sans l'ombre de scrupules... Voler tout le monde ce n'est voler personne.

Vous voyez où peut conduire cette mo-

Colombine. — Oui, oui, je l'avoue, encore une fois, j'ai manqué de prudence et d'économie, mais puisque c'est fait, ce ne sont pas des reproches sans fin qui racommoderont les choses.

Arlequin. — Sans doute, mais tu nous laisseras bien la satisfaction de te dire les vérités que tu mérites.

Colombine. — Cela me rendra-t-il mon argent envolé ?

Pierrot. — Non certes, mais au moins...

Colombine. — Alors il est inutile de recommencer vos remontrances dont j'ai les oreilles battues ; mieux vaut prendre de sages résolutions pour l'avenir.

Arlequin. — C'est cela, prenons de sages résolutions.

Pierrot. — Les sages résolutions, j'en suis !

Cassandre. — Les sages résolutions c'est ma spécialité.

Colombine. — A la bonne heure, voilà une façon de parler supportable. Eh bien je vous écoute.

Arlequin, Pierrot, Cassandre. — La meilleure et la plus sage de toutes les résolutions, Colombine...

Colombine. — Ne parlez pas tous trois à la fois, s'il vous plaît...

Arlequin, Pierrot, Cassandre. — C'est de prendre un mari...

Colombine. — Hein, un mari y pensez-vous ?

Cassandre. — Oui, ma chère Colombine,

rale commode dont les premiers effets ont été de porter de cinq à neuf milliards le budget extraordinaire des travaux publics.

Nous entendons encore M. de Freycinet nous dire de sa voix tranquille : Ne vous inquiétez pas, ne vous effrayez pas, les prévisions les plus larges ne dépasseront pas cinq milliards, et cinq milliards à dépenser en dix ans, soit cinq cents millions par an, un grand pays comme la France peut s'offrir ce luxe.

Il n'y a guère plus de vingt mois que M. de Freycinet tenait ce langage ; les cinq milliards sont venus à neuf, ce qui fait un joli bout de chemin.

Or croyez-vous que cette gigantesque erreur aurait pu se produire avec des constructeurs soucieux de leurs intérêts, qui ne se seraient pas sentis garantis contre la faillite et la ruine par trente six millions de contribuables ?

La question est résolue avant d'être posée.

Conclusion nécessaire : l'Etat mauvais constructeur, mauvais exploitateur, mauvais négociant, doit abandonner à l'industrie privée, à l'industrie responsable, à l'industrie travaillant avec son argent et non avec l'argent des autres, tous ces travaux publics qui finissent par creuser sous nos pas un gouffre sans fond.

Deux milliards de gaspillés c'est assez, c'est même trop... Ménageons les autres, de grâce, et qu'il ne soit pas dit que des travaux publics destinés à développer la prospérité nationale nous aient coûté plus cher que la guerre de Prusse.

MENUE MONNAIE

De tous les discours prononcés sur la tombe de Louis Blanc, nous serions assez embarrassés pour savoir auquel décerner le prix d'éloquence.

Victor Hugo fut mystique, prophétique, « antithétique », comme on devait s'y attendre. Son esprit grandiose, à mesure que les années s'accumulent, s'élève de plus en plus dans les régions étoilées où il devient difficile aux intelligences vulgaires de l'accompagner et de le suivre.

« Derrière la République, il y a l'homme ; derrière la nature, il y a Dieu. »

On aperçoit bien quelque chose, mais on ne distingue pas très bien.

Peu importe du reste. Ce qu'on tenait à avoir sur la tombe de Louis Blanc, c'était moins un discours de Victor Hugo que l'écho de ce nom illustre, entre tous, et qui est assez chargé de gloire et de génie, pour que nous respections ses défaillances présentes...

Tout le monde connaît le mot de Louis XIV au grand Condé, un peu empêché, dans sa vieillesse, de gravir le grand escalier de Versailles.

— Vous fléchissez, mon cher prince, sous le poids de vos lauriers.

Victor Hugo, lui aussi, fléchit sous le poids de ses lauriers littéraires et peut-être vaudrait-il mieux qu'il s'y reposât.

un mari respectable et sérieux dont l'expérience te garantirait contre les folies de ta jeunesse.

Arlequin. — Un mari aimable, habile et galant qui, non content de bien diriger tes affaires, saura augmenter ta fortune par son industrie et sa souplesse.

Pierrot. — Un mari honnête, sobre, travailleur et loyal qui...

Colombine. — Et vous croyez qu'une pauvre fille comme moi, folle, prodigue et ruinée, réduite à la mendicité et capable de monter sur l'échafaud pourrait rencontrer cette perle de mari ?

Cassandre. — Certainement, certainement, elle le trouverait, défauts de jeunesse ne sont pas impardonnables.

Colombine. — Vous êtes bien bon, monsieur Cassandre.

Arlequin. — A défaut d'argent, n'as-tu pas les trésors de ta beauté.

Colombine. — Vous êtes bien aimable, monsieur Arlequin.

Pierrot. — Et un corsage qui ne crie pas misère.

Colombine. — Vous êtes trop galant monsieur Pierrot : Mais le nom de ce mari parait s'il vous plaît ?

Cassandre lui tendant les bras. — Tu n'as pas de viné, Colombine ?

Arlequin la main sur son cœur. — Ton cœur ne te dit rien ingrate ?

Pierrot à genoux. — Tes yeux ne voient pas, méchante ?

Après Victor Hugo, MM. Madier de Montjau, Henri Martin, Blondeau, n'ont pas dépassé sensiblement le niveau des oraisons funèbres de qualité moyenne. M. Barodet qui rarement s'était vu à pareille fête, s'est tellement égaré dans des métaphores d'un hyperbolisme outré, les cimes, les sommets, les sublimités etc., qu'il a dû bien gêner la mémoire de Louis Blanc dont le talent d'écrivain se distinguait surtout par une énergique sobriété ennemie des redondances dithyrambiques.

Seul, M. Edouard Lockroy, au nom du journalisme, nous a paru sortir de la banalité de ces harangues funéraires où chacun semblait vouloir se tailler un bout de veste dans le paletot du défunt.

Quant au citoyen Moret, orateur ouvrier, nous espérons un peu trouver dans son allocation quelques indications pratiques sur le socialisme en général et le socialisme ouvrier en particulier.

Or, M. Moret nous a dit ceci :

« Il existe un terrain sur lequel une entente générale serait possible : c'est la liberté avec la justice pour idéal ! »

Eh bien vrai, nous nous attendions à quelque chose de plus précis ; « la liberté avec la justice pour idéal » est une bonne phrase de rhétorique, mais est-il nécessaire d'être socialiste pour la trouver ?

A propos, on a remarqué l'absence de Rochefort dans le cortège.

Aurait-il reculé devant les excommunications majeures qui viennent d'accabler l'infortuné Clovis Hugues ?

C'est possible, car la question avait une importance au point de vue du tirage de *l'Intransigeant*. En outre, Rochefort était en droit de mépriser Louis Blanc comme socialiste.

Personne n'ignore que le célèbre lanterne s'est toujours vanté de résoudre la question sociale en vingt minutes ; Louis Blanc y a consacré quarante années de sa vie, sans en venir à bout, ce n'était donc qu'une mazette indigne de dénouer les cordons de soulier de M. le marquis !

Nous venons de prononcer le nom de l'infortuné Clovis Hugues, victime des foudres de l'Eglise où pontifie le grand prêtre Joffrin.

Un autre sacrilège qui ne tardera pas à servir de cible aux foudres de la Chapelle Veillot, Freppel et Cie, c'est Mgr de Rende nouveau noce apostolique.

On a peu parlé de sa réception à l'Elysée et du discours qu'il y prononça, en présence des représentants des grandes puissances... ces diplomates sont si discrets !

Mais on a pu lire dans une correspondance du *Times* que Mgr de Rende n'avait pas craint de dire « que l'Eglise réprouvait la violence et la passion de quelque côté qu'elles vinssent ; qu'elle doit se tenir en dehors et au-dessus des partis, qu'elle ne saurait identifier sa cause avec celle d'une forme particulière de gouvernement... »

Ce nonce audacieux a même poussé la témérité jusqu'à insinuer que, sous la monarchie, on avait vu souvent des évêques malmenés et emprisonnés. Enfin, il a fait remarquer que si l'Eglise était tenue de s'inféoder aux partis politiques, elle tiendrait encore aujourd'hui pour les rois mérovingiens et n'aurait jamais accepté Pépin le Bref et Charlemagne qui n'étaient que des usurpateurs.

Voilà un joli langage, n'est-ce pas, et de jolies doctrines !

Colombine éclatant de rire. — Comment tous les trois ! — Trois maris, quel honneur pour une pécore de ma sorte !

Cassandre. — Ah tu consens ! quel est celui que tu choisis eh bien dis, dis vite lequel, nous nous inclinons devant ton verdict.

Colombine. — Ni les uns, ni les autres, vous êtes trop sages, trop économes, trop laborieux et trop parfaits pour moi.

Arlequin. — Quelle plaisanterie !

Colombine. — Du tout, je parle sérieusement, Colombine n'est point votre fait.

Cassandre. — Mais la fortune effondrée, dilapidée, gaspillée...

Colombine. — Bah, je vois à votre empressement que les morceaux en sont bons, et je préfère les raccommoder seule.

Arlequin. — Alors, gare au décollage !

Pierrot. — Gare à la mendicité.

Cassandre. — Gare à l'échafaud !

Colombine. — C'est entendu, mais je vous connais depuis trop longtemps, mes drôles, pour ne pas préférer toutes les misères à votre compagnie... Relevez-vous, je vous pardonne, et allez vous faire pendre... ce n'est pas moi qui couperai la corde.

L'Univers, la Gazette, l'Union, ni Le Monde n'en ont soufflé mot. Pourquoi ? parce qu'il aurait fallu crier *Raca !* au représentant de Sa Sainteté, et nos bons royalistes militants n'en sont pas encore là, mais ils y viendront, et le temps n'est pas éloigné où nous lirons en premier-Janicot ou en premier-Coquille : *Un nonce radical !*

**

Pendant qu'on enterrait Louis Blanc avec toute la pompe que vous savez, un autre convoi bien accompagné aussi, se dirigeait vers une tombe voisine.

C'était le convoi de l'illustre avocat Lachaud, gloire de nos assises, providence des gredins célèbres et des criminels de marque.

Se faire défendre par Lachaud était presque une promesse d'acquiescement, et son talent dangereux a peut-être rendu à la circulation bien des gens qui ne le méritaient guère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce talent d'une nature spéciale portait admirablement sur le jury. Maître Lachaud s'entendait admirablement à malaxer et pétrir à sa guise l'intelligence et les convictions des douze citoyens que troublaient sa grande voix et ses grands gestes.

On raconte, à ce propos, que sous l'empire, un député philanthrope ayant parlé au duc de Morny de l'abolition de la peine de mort, le duc lui répondit : A quoi bon, puisque nous avons Lachaud !

Aujourd'hui nous avons M. Grévy avec sa clémence inaltérable, même pour les pires gredins.

Lachaud sera-t-il remplacé comme sauveur de têtes ?

Nous ne le souhaitons qu'à moitié, car par les crimes qui courent et qu'on ne découvre jamais, il nous semble que les assassins se sauvent assez bien eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de leur adjoindre un avocat.

Un peu de mémoire s. v. p.

C'est effrayant comme les journaux légitimistes — et bonapartistes aussi — s'en donnent à cœur joie sur les finances et les financiers de la République. Ils déploient à dauber sur notre budget, une verve enflablée, ils mêlent l'ironie à l'indignation, la démonstration mathématique à la fantaisie spirituelle, c'est un véritable tournoi d'où ils sortent vainqueurs et glorieux les uns après les autres. Et cela d'autant mieux — reconnaissons le pendant que nous y sommes — que nous aussi, nous nous plaignons assurément des sottises de nos financiers publics et que nous ne prenons pas des mitaines pour leur dire notre manière de penser sur leurs travaux publics et électoraux, et leur déplorable façon d'aller de l'avant quand il serait plus prudent et plus sage d'enrayer et de faire ses comptes, avant d'entreprendre tout ce que l'on entreprend si grandiosément et si légèrement.

Mais, en bonne vérité, ces dignes messieurs de la réaction nous suivent trop cavalièrement sur ce terrain. D'autant que là où nous faisons une observation, ils poussent les hauts cris, là où nous blâmons, ils insultent, là où il y a quelques abus réparables, ils s'empressent de déclarer que tout est perdu, que la banqueroute est à nos portes, que c'est la déroute, le krack, et patati et patata... vous savez la série.

Et qui l'a commencée et superbement accrue, cette dette formidable ? Date-t-elle de la République, ou la principale part en revient-elle à Bourbon et à Bonaparte ? Se compose-t-elle d'abord du milliard des émigrés et de toutes les dotations qui se sont accumulées — royales, impériales et princières — sur notre budget national, comme des végétations parasites sur un arbre vigoureux qu'elles envahissent et étouffent ? Est-ce la République qui est cause de cette guerre d'Allemagne, l'impératrice disait « c'est ma guerre à moi » — qui se solda par une dette de dix milliards, sinon davantage. Voilà, quand on examine notre dette de vingt-trois milliards, un formidable appoint ; en sommes-nous responsables ?

Qu'on veuille donc reconnaître — et ce sera justice, — que nos financiers sont de bien timides gaspilleurs, en comparaison des prodiges (prodiges du bien d'autrui) de la monarchie et de l'Empire et, puisqu'on fait intervenir la République dans un débat où la forme du gouvernement nous semble bien indirectement en jeu, attendu que les systèmes financiers ainsi que les sottises financières sont de l'appanage de tous les régimes politiques, voilà ce que nous pourrions répondre aux réactionnaires de toutes couleurs :

Si les financiers qui cherchent à mettre l'ordre dans un budget où l'empire et la monarchie se sont promenés, comme des frelons dans une toile d'araignée, sont parfois au-dessous de leur tâche et commettent des fautes, au moins avons-nous la possibilité, sous un régime de libre discussion, de les leur reprocher, de signaler le mal, de le combattre et d'arrêter les imprudents sur la pente de la folie et du gaspillage. Tandis que sous les régimes regrettés par nos

adversaires et où — hélas, — il y avait plus de financiers comme Chamillard que comme Turgot, nous avions, nous, le droit de garder le silence le plus prudent et rien que celui-là.

Sans aller si loin dans le passé, et en nous reportant seulement à l'Empire, figurez-vous un déficit quelconque dans le budget impérial — et il était coutumier du fait. M. Thiers, car c'était sa spécialité, le signalait à la tribune, mais immédiatement on couvrait sa voix, M. Rouher procédait par virements, anticipations, comptes extraordinaires, toute la phraséologie prestidigitatrice des escamoteurs financiers, et il concluait invariablement : Donc nous soldons en excédant. Supposez alors qu'un malheureux publiciste se fût avisé de tirer l'affaire au clair et d'y regarder d'un peu peu près, et vous voyez surgir un horizon de suspensions de suppressions, d'amendes et de mois de prisons à faire frémir le plus téméraire.

Si donc, il y a aujourd'hui des financiers publics qui se trompent, nous pouvons leur crier casse-cou sans être baillonné au premier cri d'alarme. La République ne nous eût-elle donné que cette liberté, il faudrait lui en être profondément reconnaissant. L'opposition a vraiment tort de l'oublier.

FEUILLES VOLANTES

La réorganisation ou la centralisation du grand comité électoral lyonnais est-elle en bonne voie ?

L'Alliance républicaine et le Central, dont les luttes se terminèrent par des fortunes diverses, tantôt avec la victoire de Bonnet-Duverdier contre MM. Thiers et Crestin, tantôt avec le triomphe de M. Lagrange sur l'ubiquiste candidat Humbert, ces deux frères ennemis vont-ils enfin se réconcilier et se donner le baiser de paix ?

La rue Grôlée ressuscitera-t-elle de ses cendres ?

De grands efforts sont faits, de part et d'autre, pour arriver à une entente, et peut-être finirait-on par se mettre d'accord sur un programme de concessions mutuelles... Mais, il reste à savoir si certaines personnalités remuantes ou brouillones ne jetteront pas quelques bâtons à travers les roues des embrassades projetées. S'il y a des conciliateurs de bonne foi, il en est d'autres qui trouvent plus volontiers le compte de leurs ambitions dans une bonne petite guerre ouverte.

Le rôle de désorganisateur n'est point à dédaigner : souvent il rapporte gros, et les démocrates lyonnais ne feraient pas mal de regarder au profit de qui ils vont tirer les marrons du feu et les bulletins de leur poche...

Dans tous les cas, ce n'est pas le programme, ou si vous aimez mieux, la déclaration de principes publiée par les promoteurs de la conciliation qui l'atera beaucoup une solution pratique.

S'il existe parmi les démocrates lyonnais, et nous espérons qu'il en existe, un certain nombre d'esprits sensés et de républicains sincères, ils conviendront que ce document de haute fantaisie n'est pas né viable, et qu'il ne saurait rallier autour de lui que des sectaires ou des songe-cœurs.

L'installation de cette Assemblée unique, de cette Convention que rêvent nos réformateurs, serait, si elle était réalisable, la pire des oppressions et des dictatures.

La théorie de la souveraineté directe du peuple, s'exerçant par des députés délégués renouvélables tous les six mois, avec des ministres-commis pris hors du parlement, une magistrature élective et une *milice nationale*... — Mais bonté divine ! il y aurait de quoi nous faire fuir au Congo, où la monarchie du roi Mikoko est sans contre-dit plus libérale et surtout moins exposée à la tyrannie détestable des comités occultes et irresponsables.

Ramenez-nous tout de suite, alors, au *Conseil des Dix* de Venise la Belle, et que le pont de la Guillotière s'appelle désormais le *Pont des Soupirs*.

Pas d'algarade, cette semaine, au Conseil municipal.

On a épuisé, paraît-il, le stock des réclames prodigieuses à des fonctionnaires et à de nobles étrangers, au grand désespoir des citoyens Julia et Pasquet.

Le citoyen Julia a-t-il trouvé que l'*Histoire Montfalcon* lui manquait pour ses études personnelles, le citoyen Pasquet a-t-il souffert beaucoup de l'absence de la fameuse monographie offerte à Mustapha-Pacha ?

Nous ne voulons pas approfondir ces mystères, mais nous gagerions que Mustapha-Pacha se ferait un plaisir de restituer la monographie dont la disparition chagrinerait nos concitoyens d'extrême-gauche, et qu'il la restituerait en parfait état de conservation, attendu qu'il ne l'a probablement jamais regardée.

La vérité est que s'il y a de bonnes inten-

tions, il y a pas mal d'enfantillage dans ces protestations contre des présents d'ouvrages qui ne sont pas tellement précieux que l'on ne puisse en laisser un exemplaire en Tunisie. S'il s'agissait d'un document rare de nos archives, ou d'un chef d'œuvre de notre musée, nous comprendrions cet émoi, mais il est superflu de chercher noise pour des livres d'apparat dont, la plupart du temps, personne n'a encore coupé les pages.

Ceci ne prouve pas que si nos conseillers opposants ont quelquefois tort, leurs réclamations portent toujours à faux.

Ainsi il est évident que la commission nommée pour la vérification des fournitures scolaires, n'était pas inutile, puisqu'il a été établi qu'il y avait là des irrégularités et une incurie nuisibles à nos finances municipales.

Quelques tables en sapin de plus ou de moins, quelques bancs comptés plus cher qu'ils ne valent, ce n'est pas un affaire sans doute, et il ne vaut pas la peine de crier à la dilapidation et au vol... Non, mais le côté dangereux, c'est que ce n'est là qu'un commencement, et que les fournisseurs de nos écoles ayant pris l'habitude de surcharger leurs factures ou même de facturer ce qu'ils n'ont pas fourni, arrivent à ne plus se gêner du tout et à nous faire des comptes d'apothicaires.

A ce point de vue, l'intervention de M. Bessières était parfaitement légitime, et si la commission nommée arrive à rogner les ongles à quelques industriels peu scrupuleux, elle n'aura perdu ni son temps ni notre argent.

Une affiche blanche collée sur nos murs, a annoncé l'ouverture du lycée de filles sous la direction de M^{me} Desparmet-Ruello licenciée (s-sciences).

A côté d'elle, d'autres maîtresses pourvues de brevets supérieurs, et quelques professeurs du lycée pour compléter l'enseignement.

Voilà donc un état-major complet, auquel ne manquent ni les galons, ni les capacités ni les grades ; seulement nous craignons fort, — puissions-nous nous tromper, que le lycée de filles ne soit un régiment sans soldats, c'est-à-dire un collège sans élèves autres que quelques jeunes filles pourvues de bourses, et pour lesquelles il était peut-être exagéré de déranger tant de professeurs.

Prenons garde que notre lycée de filles ne devienne une seconde édition de l'*Institut Agricole* d'Ecully, où chaque étudiant revenait à dix mille francs.

Il est bon de prodiguer l'instruction, mais l'instruction dans ces prix-là n'est plus qu'une Charentonnade.

On nous prie d'annoncer qu'il a été perdu un parapluie.

Le rapporter à la Société de médecine.

ZÈDE.

UN EXCOMMUNIÉ

C'est l'infortuné Clovis Hugues. Il a eu la malencontreuse idée de vouloir assister aux funérailles de cet exploitateur de Louis Blanc, et son comité lui a crié *racca !* Louis Blanc était socialiste et Clovis Hugues, aussi et son comité pareillement. Mais Louis Blanc était aussi un bourgeois. Le bourgeois est un être fatalement et originellement gonflé de la sueur du peuple. Clovis en accompagnant au cimetière cet être impur s'est condamné sans retour dans l'esprit de ses directeurs sociaux. Clovis est excommunié. Le voilà passé avec armes et bagages à la bourgeoisie, le voilà ventru, jouisseur, demain opportuniste, après-demain bon pour être collé au mur, — ce que c'est que de nous !

Mais aussi que diable est-il allé faire dans cette galère ? Il s'imaginait, ce naïf énergumène qu'il lui suffirait de rimer — à l'instar de Victor Hugo et de Gagne — des pièces de vers chevillées au pétrole, pour charmer, grâce à ce gâteau de miel, les bons b... les plus écarlates. Le barde de la Cannebière s'est mis le doigt dans l'œil. Il n'a pas réfléchi qu'il avait une redingote, et qu'à l'occasion il se coiffait d'un tuyau de poêle. Aussi depuis longtemps était-il regardé avec défiance par Polyte et Casse-Museau. Il a mis le comble à son indignité en manifestant quelque respect pour ce vieux réactionnaire de Louis Blanc. — Enlevez ! c'est pesé.

Ce qui pourrait nous étonner c'est que ce jeune pourrisseur des Muses ait passé si longtemps pour un bon b..., selon la formule des susdits Polyte et Casse-Museau. D'ordinaire ces chefs, dont la devise est « je suis bien obligé de les suivre puisque je leur commande » ne durent pas plus que les roses. Le bourgeois s'en vient les empoisonner avec une rapidité inexorable. Clémenceau est mort, on n'en parle plus. Louis Blanc, vous voyez ce que cela coûte d'en parler encore. Clovis Hugues à la mer ; Fournière n'est qu'un

jouisseur repu au regard des amis de Bordat et Bordat est un aristocrate pour le bon forçat qui, sous le ciel de Cayenne, rêve un Eldorado où l'on pourrait chouriner du matin au soir, sans être gêné par les rous-sins.

Cette petite aventure d'un toqué égaré dans la compagnie d'un ramassis de gredins, devrait bien faire réfléchir les autres toqués qui se flattent — comme lui — de museler le monstre et de le diriger à la recherche platonique des cailloux rôtis.

Il n'est cependant pas bien malin de comprendre que la suprême expression du socialisme pratique étant l'exploration des poches d'autrui, tout individu qui aura un foulard dans sa poche sera le réactionnaire de l'aimable citoyen qui aura envie de ce foulard. Or, comme il y aura toujours des paresseux absolument déguenillés, Polyte et Casse-museau eux-mêmes, finiront par trouver leurs maîtres en science sociale : ceux qui se demanderont pourquoi Polyte a une casquette à trois points et Casse-museau une chemise malpropre, tandis qu'eux n'ont absolument ni casquette ni chemise.

A appliquer ce beau régime, on réaliserait peut-être l'âge d'or, mais seulement en ce sens qu'on en reviendrait à la légendaire feuille de figuier. Au mois de décembre et comme progrès social, c'est mince.

Je parie que le poète de la Cannebière commence à être de cet avis.

THEATRES

Grand-Théâtre. — Le *Tour du monde* a emballé sa vénérable friperie pour laisser la place libre aux *Exilés* qui arrivent de Sibérie, avec quelques costumes russes et qui, en passant par Lyon, ont jugé à propos de renouveler leur mobilier et de s'installer provisoirement dans les décors de la *Juive*, du *Prophète*, d'*Hamlet* et du *Tribut de Zamora*. C'est là ce que les réclames intitulent « décorations nouvelles » — mais les réclames, on le sait, sont capables de tout, même de raconter que le succès de la première des *Exilés* a été immense. En quoi les réclames y mettent trop de bonne volonté. Le drame de M. Sardou — espèce de suite de *Tour du monde* moins intéressant et plus invraisemblable encore, n'a pas paru séduire outre mesure nos compatriotes. Médiocrement interprétés, ils ne se recommandent d'aucun attrait particulier de mise en scène. C'est de la bonne moyenne de drame du dimanche et rien de plus. D'ailleurs, les *Exilés* ne tiennent la place que pour donner à la direction le temps de monter une ténérerie quelconque, *Peau d'âne* nous dit-on, et d'attirer, alors avec ballet et décors inédits, le public qui avait fini par accourir admirer les danses et l'éléphant du *Tour du monde* — et qui risque fort de ne pas s'écraser aux *Exilés*.

**

Bellecour. — La première si attendue du *Bal masqué* a eu lieu mardi. C'était un coup de maître de l'administration d'engager une troupe d'opéra, en ce temps de disette lyrico-municipale. C'était en même temps une grande ténérerie de monter une première représentation, en quelques jours, avec un orchestre recruté là où l'on peut recruter un orchestre, en plein mois de décembre, et sans avoir pu faire plus de deux ou trois répétitions. Le *Bal masqué* a été un succès et tout a bien marché à part un petit accroc au cinquième acte, dont les machinistes sont les éditeurs responsables.

Le succès a été surtout pour le ténor M. Abruguedo, chanteur du plus grand mérite et qui se sort avec un talent de premier ordre, d'une voix un peu raillée dans le haut, mais fort jolie et fort étendue. Le public lui a fait les plus chaudes ovations, et c'était justice. M. Giraudon baryton, a partagé son succès, surtout après son grand air du quatrième acte qu'il a dit avec un style et un goût vraiment remarquables. On a été plus froid pour le soprano M^{lle} Violetti. On a eu tort : cette artiste est de la famille des grandes et belles chanteuses de style et sa voix charmante que l'émotion du début paralysait un peu, est conduite avec un grand art. Le public surpris par cette musique dont il n'a pas l'habitude, se remettra vite de ce désarroi du premier moment et fêtera M^{lle} Violetti, à l'égal de ses deux partenaires, — en quoi il fera preuve de goût. Ajoutons à cet trio de premier ordre une dugazon dont le menu filet de voix est conduit par un charmant talent, deux basses tonitrueuses qui font sauvagement vibrer les sœurs ensembles du *Bal masqué* et un contralto dont il vaut mieux ne rien dire du tout — et nous aurons passé en revue tous les artistes que le *Bal masqué* nous a permis d'apprécier.

La première impression — en dépit des hésitations d'une improvisation aussi rapide — a donc été très bonne. On était même généralement surpris qu'on eût pu recruter un ensemble de chanteurs aussi remarquables et on avait qu'on ne s'attendait pas — il s'en faut — à pareille fête. Il avait cependant mieux valu faire débiter la troupe dans un opéra connu du public lyonnais, — Le *Trouvère* ou *Rigoletto*. On aurait ainsi évité la froideur jetée dans la salle par l'audition d'une œuvre dont le public ne comprend pas l'intrigue, et où les chanteurs ne peuvent placer que des airs et des duos sans aucune signification scénique. L'administration avait paré, en partie, à cet inconvénient en distribuant à profusion un livret explicatif, mais ce n'était encore là qu'un demi remède. On le verra bien quand samedi on donnera le *Trouvère* avec la *Terzi* : le succès sera éclatant et les « gones » du paradis n'auront pas besoin du livret pour s'expliquer les douleurs de Manrique et de Léonor. Ils en savent aussi long là-dessus que le plus raffiné de l'orchestre, et ils attendent les bons endroits en dillettanti ferrés sur la matière.

En somme, le succès de l'opéra italien à Bellecour est un fait acquis ; et nous ne pouvons que féliciter la direction de son heureuse initiative, en même temps que nous adressons tous nos compliments à Lévy pour la façon merveilleuse dont il a pu vaincre les difficultés presque insurmontables d'une improvisation aussi hâtée.

CHRONIQUE FINANCIERE

Paris 13 décembre 1882.

Les affaires ne se raniment pas; il a suffi de quelques offres pour faire fléchir l'ensemble de la cote le 5 0/0 a reculé à 114 80, le 3 0/0 à 80 10 l'Amortissable à 80 80.

La Banque de France s'est maintenue à 5,450 les autres institutions de crédit sont faibles, le Foncier à 1,532, la Banque de Paris à 1,050, le Lyonnais à 550, le Mobilier Français à 375, l'Espagnol à 285.

Les Chemins sont offerts. Le Lyon à 1,565, le Midi à 1,175, le Nord à 1,887, l'Orléan à 1,248.

Le Sucre est en forte baisse à 2,347.

On a dû laisser réagir le 5 0/0 Italiens à 89 85, le 5 0/0 Turc à 11 85 l'Unité Égyptienne à 560 la Banque Ottomane à 750.

Le 9 Décembre le tribunal de commerce de la Seine a prononcé la faillite de :

La Société Française des Produits alimentaires, ayant son siège 2, rue Fléclier. M. Desplanques a été nommé juge-commissaire et M. Cotty, 5, rue de la Sainte-Chapelle, syndic provisoire.

La société des Houillères de Figeac, ayant son siège, 24, rue de Provence. M. Cavé a été nommé juge-commissaire et M. Mauger, 99, boulevard Sébastopol, syndic provisoire.

Les actionnaires de la Société la Plateuse, Compagnie de navigation à vapeur, sont informés que le conseil d'administration a décidé l'appel du troisième part, soit 125 francs par action. Les versements devront être effectués du 10 au 20 Janvier à la Banque maritime, 70, rue Bergère.

Une bonne Précaution. — Tous nos lecteurs savent qu'une marque de fabrique c'est pour le consommateur le moyen de vérifier si on lui livre le produit qu'il veut acheter. C'est pour faciliter cette vérification que nous avons imprimé sur l'étiquette des Capsules Guyot la signature Guyot en trois couleurs. Cette signature qui se remarque facilement permet à ceux qui soignent leurs rhumes, bronchites, catarrhes ou asthmes avec les Capsules Guyot (et ils sont nombreux) de reconnaître immédiatement les véritables Capsules Guyot.

Lyon, Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, ALRICY, succ.

Sur tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY

Prévoyance. — On devrait toujours avoir chez soi, un flacon de **NERVINE FOURLON**, lorsque l'on est sujet au **névralgie**, aux **maux de dents** afin de pouvoir l'employer aux premiers accès de ces maladies et s'épargner ainsi des souffrances intolérables.

Il suffit en effet de faire plusieurs fortes inspirations par la narine du côté malade, pour guérir la névralgie, par les deux narines pour la migraine ou de mettre un bourdonnet d'ouate imbibé de Nervine dans la dent malade pour la guérir. — Dans tous les cas la guérison est assurée en moins de 5 minutes. — Pour plus d'instruction le mode d'emploi se trouve à chaque flacon. Exiger la signature **FOURLON** pharmacien. Dépôt à Paris, 21, rue Rochechouart, et se trouve à **Lyon** pharmacie des **Terreaux**, 9, place des Terreaux, pharmacie **Bertrand** aîné, 21, place Bellecour, et à **St-Etienne** chez M. Exbrayat, pharmacien, 22, rue de Lyon.

Les pastilles du Dr Solenne au thy mate de soude cristallisé sont le spécifique infaillible pour la guérison immédiate des maux de gorge, extinction de voix, laryngite, croup, angine, scorbut, etc. **Prix du Flacon : 3 fr.** Dépôt, Pharmacie Moderne, 5, rue Ste-Catherine; Pharmacie des Négociants, 47, rue de l'Hôtel-de-Ville, et principales pharmacies. Envoi contre timbres poste.

Diabétiques !! Le pain de gluten, fabriqué par M. Sambet, place de la Miséricorde, 12, est le seul que les malades mangent avec plaisir, il est indispensable à l'exclusion de tous autres aux diabétiques, gastriques, dyspeptiques. Cuisson tous les jours, pain et farine de gluten.

MAISON F. JANIN
8, Rue Lafont, LYON

Musique Française et Étrangère
CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
à des conditions très avantageuses

CHOIX VARIÉ DE PIANOS
des meilleures factures de Paris

HARMONIUMS POUR SALONS
Vente et location à des prix exceptionnellement modérés.

COMPAGNIE GÉNÉRALE
TRANSATLANTIQUE

Le Conseil d'Administration a l'honneur d'informer MM. les actionnaires et obligataires de la Compagnie qu'il sera payé, à partir du 1er Janvier prochain, à titre d'acompte sur le dividende, à la Caisse de la Compagnie, 5, rue Halévy, à Paris :

1° Aux Actionnaires :
Par action nominative . . . fr. 20
Par action au porteur . . . fr. 19. 41

2° Aux Obligataires :
Par obligation nominative . . fr. 12. 125
Par obligation au porteur . . fr. 11. 61

Le Président de la Compagnie Générale Transatlantique,
EUGÈNE PEREIRE

EN VENTE
à l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort, LYON

et à ses Succursales : Saint-Etienne, rue Ste-Catherine, 6.
Grenoble, Passage Teissière.

BILLETS DE LOTERIE
DU
Palais des Beaux-Arts

VILLE DE LILLE

5,000,000 de billets
600,000 francs de lots

GROS LOT
200,000 Fr.

1 lot de 100,000 fr. — 2 lots de 50,000 fr. — 4 lots de 25,000 fr. — 5 lots de 10,000 fr. — 25 lots de 1,000 fr. — 50 lots de 500 fr.

PRIX DU BILLET : 1 FRANC

Envoi franco par la poste contre le prix du Billet, plus 15 centimes jusqu'à 3 Bilets; 30 centimes de 3 à 10; 45 centimes de 10 à 15; 60 centimes de 15 à 20.

Le Docteur Choffé offre gratuitement à nos lecteurs son Traité de médecine pratique, (8^e édition). Il y expose sa méthode consacrée par 40 années de succès dans les hôpitaux, pour la guérison de toutes les maladies chroniques, (hernies, hémorroïdes, goutte, phthisie, asthme, cancer, obésité, maladies de vessie, de matrice, de l'estomac, du cœur, de la peau, etc.) Ecrire Quai St-Michel, 27, Paris.

DEMANDEZ dans les dépôts de la Société des **LAITIERS du Rhône** les **BEURRES** tant appréciés des gourmets et amateurs de beurre de table. — Marque des LAITIERS DU RHONE.

Beurre extra-fin, genre Isigny, le kilogramme . . . 5 fr. »

Beurre fin de table, le kilogramme . . . 3 50

QUALITÉS ESTAMPILLÉES

G. BONNET, MONNIER & C^{ie}
CONSTRUCTEURS BREVETÉS S. G. D. G.

Usine à vapeur: 108, rue Saint-Maur

MAISON DE VENTE

5, Boulevard des Filles-du-Calvaire
PARIS

MOTEUR DE G. BONNET
actionnant un tour

Spécialité de Bobines d'Induction
grand et petit modèle

Signaux et Sonneries Électriques

APPAREILS MÉDICAUX

TÉLÉPHONES, RÉGULATEURS ÉLECTRIQUES

APPAUVRISSMENT DU SANG
Faiblesse de Constitution
PYROPHOSPHATE DE FER DE ROBIQUET
Approuvé par l'Académie de Médecine
Recommandé contre la Scrofule, Rachitisme, Glandes, Tumeurs, Irrégularités du Sang, Pâles couleurs, Pertes, etc. Il rend à l'organisme le Phosphore et le Fer indispensables à la bonne constitution des Os, des Nerfs et du Sang. — On l'emploie en DRAGÉES, SOLUTION, SIROP ou VIN, suivant le goût du malade.
Dragées ou Sirop : 3 fr.
Solution : 2 fr. 50. — Vin : 5 fr.
DETHAN, rue de Strasbourg, 10, PARIS
Et princ. Pharmacies France et Étranger.

ÉVITER LES CONTREFAÇONS
CHOCOLAT-MENIER
ÉVITER LE VÉRITABLE NOM

Cires à Champagne

Pour cacheter les grands vins
Goudrons spéciaux pour Liquoristes
Mèches souffrées
Maison fondée en 1871
USINE À VAPEUR
G. TIXIER
rue Neuve de la Villardière, LYON

ACCOUCHEUSE
M^{me} V^e YVERNAT

3, rue Vieil-Remversé, 3, LYON

Angle de la rue du Doyenné, Quartier Saint-Georges
Vaccine et tient des pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion. — Renseignements par correspondance. — Connaît l'allemand.



Sirop Codéine Tolu Zed

Le Sirop du Dr Zed est un calmant précieux pour les Enfants dans les cas de Coqueluche, Insomnies, etc.; contre la Toux nerveuse des Phthisiques, Affections des Bronches, Catarrhes, Rhumes, etc.

PARIS, 22 & 19, rue Drouot, et Ph^{ie}.

PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER

En vente à l'Agence générale de Publicité

14, rue Confort, Lyon.

ÉPILEPSIE

Guérison par le GALIUM-VIDAL, notice expédiée franco contre 1 fr. timbres-postes adressés Pharmacie Vidal, Montpellier et Bézier.

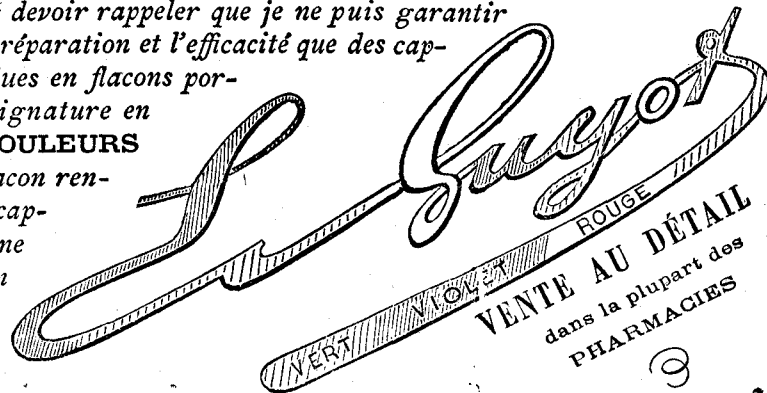
GUÉRISON

assurée des **DOULEURS** et **RHUMATISMES**, par la véritable **Épauvette végétale**, **Quate de Pin et Huile de Pin**, qui sont employées dans les hôpitaux de Lyon, de France et de l'Étranger. — Vente exclusive : Maison **SCHMIDT-VERBIEER**, pl. Bellecour, 5, Lyon, et dans ses succursales. — Brochure explicative envoyée franco sur demande.

RHUMES - TOUX - BRONCHITES
ASTHMES - CATARRHES - PHTHISIE

CAPSULES GUYOT

Je crois devoir rappeler que je ne puis garantir la bonne préparation et l'efficacité que des capsules vendues en flacons portant ma signature en **TROIS COULEURS**. Chaque flacon renferme 60 capsules et une instruction spéciale.



Contiennent le goudron médicamenteux pur et se digèrent très facilement

VIGNES AMÉRICAINES
BOUTURES ET ENRACINÉS
LOUIS PENOT

Propriétaire-Négociant

près les Arènes, à Nîmes

Commission. — Forfait. — Demande de représentants sérieux. — Bonne remise.

Articles de Luxe et de Fantaisie
M^{on} CASSET

Rue de la République

Rue de la République

(EX-RUE DE LYON)

(EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gibecière, etc. Nécessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bouquets — Parapluies
Chapeaux. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ DES GOURMETS
composé des meilleures sortes.
Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues.
Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : **TRESCUEN**
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

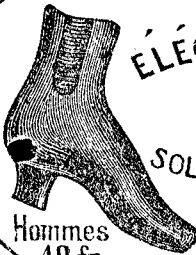
ÉVITER LES CONTREFAÇONS
SEMELLES LACROIX
Les seules à l'épreuve du froid et de l'humidité
2 fr., 2 fr. 50 et au dessous
GROS et DÉTAIL
Paris, 1, rue Aubert. — Exiger le nom LACROIX

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des
CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

BON MARCHÉ

ÉLÉGANCE
ET
SOLIDITÉ



Hommes
12 fr

Femmes
8 fr

Maison CASSET, rue de la République, 32